

Stoian Stoianoff

L'attente du présent de la présence

“Le temps des concombres”

Avec l'entrée en jeu de la topologie des nœuds peut-on dire que Lacan nous ait facilité l'entrée dans le temps de l'accompli ?

Eh bien, et oui et non.

Non, parcequ'il est des trouvailles dont on ne sait que faire. La trouvaille comporte un trou temporel, voire un entonnoir d'éternité dont on a parfois quelque mal à se dépêtrer. Il y a là une béance qu'après-coup on situera dans le registre extatique, illuministe, voire prophétique. Si l'énigme recouvre un processus énonciatif en recherche d'énonciation, on en a divers exemples qui relèvent de la tuché, de la rencontre. Rencontre subite, pétrifiante, qui fait signe de l'imprévu et s'accompagne d'inquiétante étrangeté.

Elle fait suite à une période qui est un « avant », et qui ne saurait prendre son statut propre qu'après-coup. Ne parlons pas ici de phénoménologie du déjà vu, ni de futur antérieur, ça ne ferait que nous compliquer la tâche.



En confirmation de cette distribution des rôles [Bis : « E n confirmation de cette distribution des rôles »] dans la rencontre pseudo-eschatologique des « continents subconscients », on peut indiquer le fait curieux que pour toutes les régions non occidentales de la planète l'attitude la plus caractéristique des derniers 100-150 ans est l'attente (parfois associée au sentiment de désorientation, de frustration, de pressentiment d'une catastrophe quelconque), une attente perçue d'autant plus vivement lorsqu'elle est plus archaïque et plus enracinée dans le subconscient du peuple en question./.../ « La route de l'enfer est pavée d'archétypes inconscients ».

Tiré d'un texte : « La terre verte » (Grönland) qui constitue le troisième chapitre du livre d'Alexandre Douguine, « *Misterii Evrazii* » [*Les mystères de l'Eurasie*], 1988.

Nous voici ce soir ensemble réunis pour une causerie, embarqués dans cet amphi qui tiendra lieu de contenant pour nos états mentaux (E.M.). Même si ces derniers ont pour finalité d'échapper, par définition, à la grille de lecture qu'on tendrait de leur appliquer au nom d'un contenant. Cet amphi est en soi un monde, au sens que donne à ce terme un Badiou, les travaux de ce dernier visant essentiellement à indexer les éléments et les multiplicités qui le constituent. Recenser nos E.M., les manifestes et même ceux qui sont cachés sous le manteau, c'est l'affaire de Freud. Voici donc le fauteuil et puis le divan. Tous deux indissociables et co-présents à la fois dans la synchronie et la diachronie, dans ce pas-que-beau. Qui éblouit, pue ou résonne, c'est selon.

Nos E.M. nous permettent-ils d'augurer de ceux d'un Homère, par exemple, vous savez : l'auteur supposé de l'Iliade et l'Odyssée ?

Permettez-moi d'en douter. Et de ceux de Sigmund Freud, tributaire qu'il était de la signifiante à la fois germanique, juive et slave tributaire qu'il était de la signifiante à la fois germanique, juive et slave ? Peut-être. Pourtant, il importe de tester la validité actuelle de la grille de lecture qu'il propose des E.M. de ses patients et des siens propres. Car cette grille a évolué depuis que Freud en a posé les fondements. Ainsi, l'état de la question au temps de Freud peut soutenir la comparaison avec l'alchimie dont elle serait la phase dite de l'œuvre au noir ; puis, après-coup, avec la théorie du signifiant de Jacques Lacan, portée à *lacandescence* : l'œuvre a viré au rouge ; enfin, les efforts conjugués de la philosophie du langage, puis de la philosophie de l'esprit, ont eu pour effet de la blanchir, cette œuvre freudienne. Au point de la rendre méconnaissable. Toutefois, quand un prisonnier s'échappe de sa prison, il emporte avec lui les stigmates de son séjour. On sait parfaitement lire aujourd'hui les traces même effacées des tatouages et autres sceaux dont le fugitif est porteur, même lorsqu'il a changé de cont (i) enant. Ainsi, à partir des empreintes qu'ont laissées ses doigts sur ses toiles, on peut affirmer aujourd'hui de Léonard de Vinci que sa mère était originaire du Moyen Orient et qu'elle avait en Italie le statut d'esclave affranchie. Dans ce contexte ainsi renouvelé les œuvres de Léonard méritent d'être autrement interprétées. Quels sont les invariants auxquels se fier pour la reconstruction d'une biographie ? Quels sont les piliers de l'interprétation susceptibles de défier le temps ? Côté lacanien c'est évidemment R,S,I., ces trois dimensions qui, plus que jamais, sont à l'ordre du jour. L'Imaginaire correspond au réseau des emplois chez Lacan (*Écrits*, p. 815) inclus nos jours dans la sémantique pragmatique ; le Symbolique répond à la sémantique référentielle ; enfin le Réel, fournit ce module cognitif indispensable à la lecture des règles à quoi obéissent les deux autres dimensions.

Le problème posé par leur compositionnalité (leur nouage) conduit, avec Carnap, à penser que la pragmatique présuppose la sémantique référentielle. Toutefois, la prise en compte ultérieure de la contextualisation des actes mentaux à permis d'entrevoir une inversion possible de l'ordre des priorités. On n'en est pas encore dans le domaine de la philosophie de l'esprit à admettre l'existence d'un lien borroméen entre les trois domaines précités. Mais dans la mesure où, notamment avec Fødor (cité par François Récanati, *Philosophie du langage et de l'esprit*, 2008, Folio/Essais, p. 121), on en est à supposer qu'un langage de la pensée a préexisté au langage afin de le rendre possible, on voit pourquoi, avant sa plongée dans les nœuds, Lacan ait évité de se prononcer sur la subordination du langage à l'inconscient ou l'inverse.

Autre question : se pourrait-il que la logique régurgite la marque que lui a imprimée un Wittgenstein, et que la psychanalyse démoisée vienne à oublier Freud, sous prétexte que les temps ont changé, et que la mondialisation s'accommode désormais d'autres (p) références ? Si d'aventure vous quittiez ce pas-que-beau freudo-lacanien, ce beau *kal-ki* concombrue, vous emporteriez la marque d'une certitude, celle qu'il n'y a pas de contenant de tous les contenants se contenant eux-mêmes ? Clé qui vous permettra de réussir le casse de tout contenant qui aurait le charme exquis de vous tenter.

J'esquisse, en exergue à ce travail, la maraude d'un livre paru il y a plus de vingt ans. Aujourd'hui, sur les ondes on découvre l'Asie et l'on reprend en boucle le contenu de ma citation, à savoir les états

d'âme, voire les E.M. qui agitent ce super continent, ça fait tendance, mais on omet de parler d'Alexandre Douguine, l'auteur de *Mystères de l'Eurasie*. Se pourrait-il que ce qui l'agite soit « malodorant » ? Allez savoir pourquoi on l'ignore, alors qu'il n'a que soixante ans et qu'il n'a pas fini de prophétiser le temps des souffrances à venir. Évidemment, quelques lustres avant lui, quelqu'un s'était déjà interrogé sur le fait de savoir comment peut-on être persan ? Se sentir persan. Du père au *pîr* ! Se sentir bien ou mal dans l'empire de sa peau. Et surtout s'entendre parler. Entendre la polyphonie du malheur résonner à l'échelle d'un continent, ou dans les deux hémisphères cérébraux d'un persan.

Là, vous l'entendez, le souci de la géopolitique ne me quitte pas, même dans un lieu aussi confiné qu'ici. Suis-je un oiseau de malheur ? Au jeu de l'amour et du hasard suis-je un éternel *looser* ? Un laissé pour compte ? Entre le « tu gagnes » et le « tu as perdu », entre le « pile ou croix » de Pascal, entre le un et le zéro de Frege, se tissent des passerelles liant des pans entiers de ce que nous considérons comme notre mémoire. Mémoire qui n'est que l'archive des batailles gagnées ou perdues. Bref, la mémoire est la dérivée de nos E.M., une sorte de pelure. Saisir l'oscillation entre ses deux tonalités fondamentales, celle du bonheur et celle du malheur, en ce qu'elles sont au fondement de maintes existences, suppose un minimum de distance que la cure psychanalytique est susceptible d'offrir. Ça ouvre sur la problématique des termes relatifs¹.

Termes liés sur le mode du 'pas l'un sans l'autre', comme les oppositions fondamentales, telles que le oui et le non, le jour et la nuit, le grand et le petit, passé et avenir, que Freud range parmi les signifiants primordiaux.

Aussi, le 'fort-da', de l'enfant à la bobine, est-il au fondement d'un langage logique minimal, prélude au surgissement d'un inconscient structuré comme un langage.

Question subsidiaire : Qu'en est-il du fading, du crépuscule sémiotique qui affecte aujourd'hui nombre de termes relatifs, tout spécialement dans cette zone géographique qu'on nomme l'occident. L'occident qui n'en finit pas de déplorer la lente oxydation des organismes vieillissants, alors qu'au contraire, au Levant tout n'est que bouillonnement et renaissance. Que se passe-t-il, par exemple, quand dans l'expression « pas de père sans fils » on supprime le père ? Mais cette éventualité est généralement annoncée par l'instauration d'un ordre fusionnel. C'est ainsi qu'à une certaine époque je me suis fait muscadin pour parler des fils-pères. C'est un oxymoron. Cessant de jouer son rôle d'aiguillon de la pensée, l'oxymoron fait aujourd'hui figure de domestication des contraires, dans une refonte de nos catégories qui libère tout un chacun d'un lien consubstantiel. Si l'on désolidarise les termes relatifs c'est pour refonder la socialité sur des paradigmes nouveaux. Ainsi, à répudier le passé, l'avenir n'est plus que le cadet de mes soucis. Je vis dans l'unidimensionnalité du présent,

Ceci dit, qu'y a-t-il à attendre de l'enseignement de Jacques Lacan ? Quelle est la révélation latente qu'il y a lieu d'en espérer ? S'il ne nous en dit pas explicitement la teneur il a pointé les outils logiques requis par l'exploration de trois registres du manque. Ici il s'aligne sur Freud, dans l'évocation de ce que j'ai nommé ses trois fées, à savoir : la privation, la frustration et la castration.

Et d'abord : « Qui est Jacques Lacan ? »

Il se présente lui-même en divers endroits de ses parloles,

1 S'interrogeant sur le statut des termes corrélatifs, Alain de Libera (*Archéologie du sujet*, ** « La Quête de l'identité », 2008, Vrin, p. 287) s'empare de 'concupine', en tant que mot attesté en français dès 1213, pour se lancer dans une étude comparative translinguistique. Il n'en trouve pas d'équivalent en anglais, par exemple. Au plan de l'étymologie il propose le latin *concupere*, « coucher avec ». D'où le sous-titre de mon texte : « Le temps des concombres » ; 'concombre', « plante potagère, de la famille des cucurbitacées », dicit mon Larousse standard. De toujours le concombre présentifie un trait unaire mais de nos jours on lui prête surtout des vertus anti-occidentales. Or, il est des corps-relations qui orientent l'identité de celui qui s'y trouve impliqué : je suis l'époux, elle est ma femme ; je suis le fils, il est mon père. « *C'est en son nom que je vous parle*, dira Jésus, *et vous ne voulez pas me reconnaître* ». Puisque de tels liens sont présumés 'aujourd'hui' aliénants, et, au nom de mon devoir d'émancipation, je me refuse d'être 'désormais' dupe de ces catégorisations tributaires de la différence sexuelle. Par conséquent, je n'ai d'autre choix que de m'inscrire en faux de l'idolâtrie machiste, et d'opter pour un « genre ». Concombre à la rémoulade, par exemple. A la bonne vôtre !

notamment pour faire le parallèle entre son prénom « Jacques » et son équivalent « Israël ». Équivalence digne de celui qui revendiquait la qualité d'éminent kabbaliste chrétien, ou celle d'un fana des James Sessions. Qu'est-ce qu'un kabbaliste ? Ici je laisse cavalier votre imagination pour m'en tenir, quant à moi, à la fonction du déchiffrement, déchiffrement du rêve, par exemple, selon Sigmund Freud. Décoder la présence de l'inconscient dans le récit d'un rêve, ou celle de YAWEH dans la Bible, devient une affaire de kabbaliste. Or, Jacques Lacan prétendait que sa façon d'écrire était à l'image de l'inconscient.

Et il nous donne une ressource quasi technique sur la façon dont l'analyste est susceptible d'indiquer à l'analysant où est sa vérité [É372] :



« C'est-à-dire que celui qui veut la faire entendre [la vérité], peut toujours recourir à la technique qu'indique **l'identité de la vérité aux symboles qui la révèlent**, à savoir arriver à ses fins en introduisant délibérément dans un texte des discordances qui répondent **cryptographiquement** à celles qu'impose la censure. Le sujet vrai, c'est-à-dire le sujet de l'inconscient, ne procède pas autrement dans le langage de ses symptômes ».


Or, que fait la censure ? Elle produit des blancs, elle efface, et Lacan ira jusqu'à recenser les modes des « effaçons du sujet ». Celui qui m'a précédé, voici quinze jours, à ce pupitre, Jean-Louis, a excellemment introduit la temporalité de ces effacements et je n'y reviens donc pas. Lire les *Écrits* devient, par conséquent, un exercice préalable au déchiffrement des rêves. Des *Écrits* au *Séminaire* il y a déjà un premier déchiffrement, qui prélude à l'établissement du texte écrit à partir du contexte parlé. Qui doit évidemment respecter les « discordances », les distorsions et les coq-à-l'âne (*Entstellungen*) dont il abonde, rapport au respect dû aux cryptographies sous-jacentes. La translittération commence au niveau de la lettre, dont on sait, foi de copiste, qu'elle est susceptible de broncher. Elle se tapit, ou alors s'incarne, s'émeut et ensorcelle.

Autrement dit, elle foment des métamorphoses, des fragmentations et des omissions. Sans compter qu'il y a un pas du signe à la lettre.

Ici, oublions les disciplines, qui ont été développées bien après Freud, telles que la sémiotique, la grammaire structurale et l'onomas-tique comparée, pour nous en tenir à une sorte d'approche triviale du perçu.

Partons, d'un signe que voici : 

L'image est suggestive et nous y verrons d'abord le contour d'un sexe féminin surmonté d'un grelot pour faire « classe ». Notations perverse en ce sens qu'elle réintroduit ce qu'exclut la grille de lecture politiquement correcte. D'autres y verront un hameçon , un trident 

et pourquoi pas une ancre marine . Me ralliant à cette cause dernière je me précipite sur mon ordinateur afin de retrouver toutes les occurrences du 'son' ANCR dans le *Séminaire* et les *Écrits*. La moisson est excellente. On rencontre ainsi ancrés : les préjugés (envers la prétendue passivité d'Ophélie) ; l'homme : ancré dans la dialectique de l'instinct de mort, ou alors dans le « tourbillon de la mort sur les flans (sic) de laquelle la vie se cramponne » ; le champ de la *Verliebtheit* ancré dans le Réel. Mais aussi l'objet échancre, et la femme : moins échancree

par l'inconscient que l'homme ; ainsi que les « joies innocentes ancrées dans les routines vestales » (chez Gide).

Chemin faisant nous rencontrons « les pères bancroches », l'ancrage de la théorie de la technique ainsi que du « plus intime de nous-mêmes » dans le sujet ; sujet soucieux de préserver (ne serait-ce qu'au moyen de la phobie) l'ancrage de son être ; ancrage raté chez « l'Homme à la licorne » faute que son père ait pu jouer son rôle de séparateur ; le lien social « qui ne s'instaure que de s'ancrer dans la façon dont le langage se situe et s'imprime sur ce qui grouille, à savoir l'être parlant » ; enfin l'ancrage d'une logique du signifiant autour du nom propre. Faut-il ajouter que le discours qui tient le Réel pour impossible poserait le sujet tel un « chancre croissant au milieu du monde où se ferait cette jonction qui du sujet, tout de même, le fait vivant ? » Certes, mais dans la mesure où le discours analytique lui-même est à considérer comme un chancre (17.03.1974). Car il ne suffit pas de « rompre les amarres de la parole », et donc ouvrir les portes du transfert, encore faut-il gérer les effets de dissémination qui s'en résultent. Cet exercice autour du couple des relatifs 'unir-disséminer' auquel je viens de me livrer, montre assez qu'un signifiant est susceptible de traverser et connecter des champs a priori disjoints où l'analyste se trouve transporté à sa faveur, ce qui nous incite à approfondir la question de ce qui fondamentalement fait lien.

Passant du corps (pour qui la mort c'est du 'flan'!) à la lettre, un hellénisant y reconnaîtra un *oméga* ω , alors qu'un hébraïsant s'inclinera devant ce *Shem* (ou *Shin*, \aleph), lettre qui figure dans le nom : Israël. J'ai pointé jadis sa fonction de peigne à ratisser et à normer l'inconscient, en l'espèce : l'instance de la lettre glagolitique : cha \aleph (in : 'Inhibition, Symptôme et Angoisse dans la « Traumdeutung », *Lettres de l'École Freudienne*, 1976, tome XIX, p. 178-187). Où 'glagol' est le verbe. A valoir pour le trident \aleph : l'arme de Poséidon ou de Shiva, dont il est l'avant-dard majeur.

Ne quittons pas pour autant le *Shem* \aleph compte tenu des particularités de sa structure pointées par maints kabbalistes. Il réunit trois hampes verticales, chacune étant elle-même une lettre : la lettre *waw* \aleph troisième lettre du nom de Yahvé. Lettre qui suggère l'existence d'un lien, notamment un lien phallique. De son côté *Shem* \aleph figure un chandelier à trois branches, ou un navire à trois mats, mais l'important pour nous est qu'il soit la structure-même de la triméthylamine dans le rêve de l'injection faite à Irma. C'est aussi l'initiale de Shlomo, le père de Freud, brodée sur toutes les taies d'oreiller.

Cette lettre clignote dans les noms propres de Moïse et de Jésus et permet toutes sortes d'embrasements, d'autant qu'elle a aussi une valeur numérique. Parmi ses occurrences dans l'hébreu on signale son redoublement.

Vous vous demandez évidemment où je veux en venir. Vous verrez, c'est tout bête : j'en viens à l'attente, bien évidemment.

Ainsi, à propos de la lettre *beth*, toujours en hébreu, qui s'écrit comme un C retourné : \beth , on dit qu'elle s'inscrit dans l'optique de l'éthique juive : elle ne s'ouvre que vers l'avant. Dans cette position on n'attend rien de la terre ni du ciel, ni même du passé : on regarde vers

l'avant dans l'attente de l'action à accomplir. Certains disent qu'en hébreu il n'y a que deux temps : celui de l'accompli et celui de l'inaccompli. Oui mais, que s'agit-il d'accomplir ? Et s'il s'agissait de symboliser le Symbolique ? Le Symbolique en tant qu'il ne cesse pas de s'écrire, par opposition au Réel qui, lui, ne cesse pas de ne pas s'écrire. « Le Réel qui, luit ! » C'est lumineux n'est pas ! Bref, symboliser le Symbolique c'est ce que Lacan écrit sS, et qui équivaut à un redoublement du *Shem* : $\Psi\Psi$. Ici la bêtise, ma bêtise, dupe que je suis du signifiant, consiste à dire *chiche* ! (*Shem-Shem*) et de me précipiter sur mon ordinateur afin de l'interroger et recueillir ce qu'il me répondra. Il me sert à jouer à pile ou face.

Marquons un temps de suspens pour noter que ce qui précède, avec le glissement subreptice de l'image à la lettre qu'il propose, que ce temps mort n'est là qu'aux fins d'autoriser un mode associatif, dit libre, situé hors du temps, dont nous avons à tirer des enseignements sur l'inconscient.

Résultat des courses : mon « *chiche* ! » a fait chou blanc. Ça témoigne d'une hâte excessive. Non pas que je me sois vraiment pris les pieds dans le tapis. Ce qui apparaît c'est le terme allemand *Geschichte*, qui veut dire « histoire ». Toutefois, d'une certaine manière ça m'arrange, averti que je suis que l'essentiel du chiffrage inconscient est translinguistique. Un signifiant qui permet de passer de la signifiante d'une langue à la signifiante d'un autre idiome c'est ce que je nomme « point de capiton » ; ceci pour ré-utiliser une expression de Jacques Lacan que ses poursuivants ont laissé tomber en jachère. On en trouve maints exemples dans les rêves de Freud où les expressions latines fourmillent. Ce que je découvre, ce faisant, c'est la référence de Lacan aux corrélations possibles entre la régression temporelle, que Freud appelle *zeitlich-Entwickelungs – geschichte*, (L01, 7 avril 1954, p. 172) d'une part, et ce qu'il nomme régression topique, d'autre part. Ça sent le faisandé mais Lacan ne manque pas de pointer la sorte d'anomalie qu'il y a dans cette expression :

« Il dit : *zeitlich*, c'est-à-dire temporel, puis un tiret et : de l'histoire du développement. Vous savez bien quelle sorte de contradiction interne il y a entre le terme *Entwicklung* et le terme *Geschichte*. Et il les conjoint tous les trois, et puis : débrouillez-vous ! »

Où, et en vertu de quel modèle Lacan est-il susceptible de compléter Freud là où ce dernier semble nous passer le relais avec un oxymoron ? La suite de son texte indique que les choses sont à réinterroger au niveau du schéma des deux miroirs, où l'image réelle produite par un miroir concave est reprise par un miroir plan qui produit une image virtuelle. C'est donc d'emblée que Lacan oriente son propos en disant :

« Quand on fait bouger un miroir plan, il y a un moment où un certain nombre d'objets sortent du champ ; ce sont évidemment les plus proches qui sortent en dernier lieu. Ce qui déjà peut servir à expliquer certaines façons dont se situe l'*Ideal-ich* par rapport à quelque chose d'autre que je laisse pour à présent sous forme énigmatique, que j'ai appelé l'observateur [Real-Ich ?]. »

Il ajoute :

« Vous pensez qu'il ne s'agit pas seulement d'un observateur. Il s'agit en fin de compte justement de la relation symbolique, à savoir

du : **point** dont on parle, à **partir duquel il est parlé**. Mais ce n'est pas seulement ça ce qui change. Si vous inclinez le miroir, l'image elle-même change, c'est-à-dire que, sans que l'image réelle bouge du seul fait que le miroir change, l'image que le sujet, placé ici, du côté du miroir sphérique, verra dans le miroir, passera d'une forme de bouche à une forme de phallus, ou d'un désir plus ou moins complet à ce type de **désir** que j'appelais tout à l'heure **morcelé**. »

Ce « **point à partir duquel il est parlé** » c'est ce qu'on nomme le site énonciatif, qui à la limite, et donc hors du miroir de l'Autre, devient le point de vue de Sirius. Autrement dit : le lieu de nulle part. Lieu par définition inaccessible et c'est pourquoi nous nous cramponnons à l'image. Il est clair que le Rien est à l'horizon de ce cramponnement, de cet ancrage. Notons qu'au regard du *Shem* représentatif de la bouche vulvaire le *Waw* fait figure de morceau, de fragment phallique, de pucelage. Est-ce dire que la fin de l'analyse consistera à faire cadrer dans l'Autre du miroir plan ce qui par définition lui échappe ? Certes pas, puisque Lacan maintient que « **certaines parties de l'image réelle ne seront jamais vues** » ; et il enfonce le clou en disant : « **ça, c'est l'inconscient** ». Dans ce cas serait-ce le moment de conclure qu'il y a lieu d'en faire son deuil ? Bref, si mon désir est aliéné, écorné dans l'Autre, saurais-je en recouvrer la plénitude et y adjoindre ce qui s'en ballade hors-Autre ? (D'où l'utilité fort douteuse d'une greffe du symbolique dans la cure, préconisée par certains).

Ici une indication est susceptible de nous mettre sur la voie lorsque Lacan profère (L01, 7 avril 1954 p. 177) :

[le désir inconscient est] comme la **forme directrice**, si l'on peut dire, qui a forcé tous les *Tagesreste* [les restes diurnes], ces investissements vaguement lucides, à s'organiser d'une certaine façon, ce qui a abouti au contenu manifeste, c'est-à-dire en fin de compte à un mirage qui ne répond en rien à ce que nous reconstruisons, c'est-à-dire le **désir inconscient**.

Ici au moins il est clairement indiqué que le désir inconscient dépend d'une forme directrice, autrement dit d'une topologie, distincte du contenu manifeste du rêve. Lacan était dans l'attente d'une topologie à venir, et donc dans une sorte d'avant, donnant la mesure de son désir inaccompli. D'où sa joie lorsqu'il a découvert le nœud borroméen. Avec l'entrée en jeu de la topologie des nœuds peut-on dire que Lacan nous ait facilité l'entrée dans le temps de l'accompli ?

Eh bien, et oui et non.

Non, parcequ'il est des trouvailles dont on ne sait que faire. La trouvaille comporte un trou temporel, voire un entonnoir d'éternité dont on a parfois quelque mal à se dépêtrer. Il y a là une béance qu'après-coup on situera dans le registre extatique, illuministe, voire prophétique. Si l'énigme recouvre un processus énonciatif en recherche d'énonciation, on en a divers exemples qui relèvent de la *tuché*, de la rencontre. Rencontre subite, pétrifiante, qui fait signe de l'imprévu et s'accompagne d'inquiétante étrangeté.

Elle fait suite à une période qui est un « avant », et qui ne saurait prendre son statut propre qu'après-coup. Ne parlons pas ici de phénoménologie du déjà vu, ni de futur antérieur, ça ne ferait que nous compliquer la tâche.

Il est clair que là nous errons et que faute d'être dupes d'un module, d'un praticable, nous tournons *maboul*. C'est un terme hébreu qui désigne le déluge, en tant que lui-même intègre la puissance destructive : *mehabel*. (*Le Zohar*, tome I, Verdier, p. 321). Il s'agit-là d'un

emboîtement duel très particulier, en attente d'un modèle d'enclassement à trois termes. Le caractère cyclonique, voire cauchemardesque de certains rêves laisse au dormant l'impression qu'il a réellement vécu quelque chose d'énorme, au point que les mots lui manquent pour décrire son ressenti.

C'est l'accostage sur cette terre ferme des mots qui fait de nous des noachites, des dépositaires d'un secret qui concerne la création. La création, c'est-à-dire le comptage, commence à trois.

Mine de rien, nous sommes sur les traces de ceux qui ont essayé, à tâtons, divers modèles susceptibles de fixer le dogme trinitaire et d'en rendre compte à la fois. Si au concile de Trente le nœud borroméen a semblé prévaloir n'oublions pas que divers schèmes l'ont précédé. Comment distinguer trois personnes dites consubstantielles et qui n'en ferait qu'une, en tout et pour tout ?

Saint Cyrille d'Alexandrie (420 ap. JC. : *Dialogues sur La Trinité*, Ed. du cerf, 1976) insiste sur la fonction de médiation du Christ (p. 169 note 189). Il soulève aussi la question pernicieuse, à savoir ce qu'était le Père avant qu'il ne vienne à engendrer.

Sautons l'étape de Saint Augustin pour en venir à Richard de Saint Victor, dont on ne connaît ni la date ni le lieu de naissance, mais qui a laissé un livre intitulé *La Trinité* (Ed. du Cerf, 1959) écrit probablement après 1160. Ouvrage théologique dans lequel il situe les relations des personnes trinitaires sur le terrain de l'amour (ou de la charité, si l'on préfère). Il en vient à penser (p. 389) que dans sa solitude Dieu aurait eu besoin de quelqu'Un à aimer, d'où Jésus ; qui, à son tour aurait eu besoin d'un ami, d'où : l'Esprit Saint. Donc, pas de père sans fils mais aussi pas de sujet sans âme qui l'anime. A nous de régler la métaphore trinitaire dans la mesure où elle superpose le lien de filiation à celui du fantasme ($\$ \diamond a$), où le poinçon fournit les modalités de l'animation.

Richard de Saint Victor use d'un module explicatif constitué d'un triangle supposé équilatéral, dont les côtés seraient orientés (vectorisés) de telle manière que tout partirait de A = le Père, et tout aboutirait au saint Esprit = C, en passant par B et donc le verbe incarné en Jésus Christ, dans sa fonction de médiateur universel.

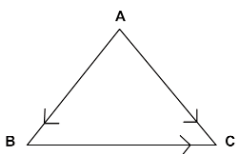


FIG.1

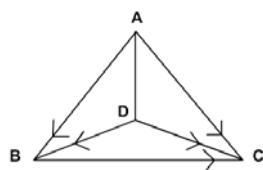


FIG.2



FIG.3

Depuis, la chose a connu une certaine renommée selon le dicton : « Les Cabbot ne parlent qu'aux Lodge, et les Lodge ne parlent qu'à Dieu ».

L'intéressant est que Lacan se soit servi d'un tel triangle (cf. Lacan, le *Séminaire*, Livre XV, 15 juin 1967 ; ici : Fig. 1), mais pour le convertir aussitôt en une pyramide régulière à quatre sommets (cf. Fig. 2), ce qui met en jeu deux médiateurs au lieu d'un, l'un (B) recevant plus qu'il ne donne et l'autre (D) donnant plus qu'il ne reçoit. Richard écrit ceci (p. 103) :

« Le Père et le Fils ont en commun et de posséder et de donner. Tandis que le propre du saint Esprit est de posséder sans donner à personne. » Rien n'est relativement dit quant à l'incapacité structurale de

recevoir propre à Dieu, ce que le Président Schreber souligne. Ce qu'on omet c'est que Schreber disposait d'une énorme culture, de par la variété de ses lectures probablement.

Il n'y a rien de mal à ça, sauf si les lettres ainsi engrammées échappent à la tutelle du discours et se mettent à danser la gigue du non-sens. Dès lors le souci de Schreber devient : 'comment maîtriser un volcan en irruption, comment ordonner un tel chaos, comment faire taire le charivari de la corne-muse, comment se soustraire aux chatouilles et les gratouilles lorsqu'on est inondé de bonheur'.

La houle à l'infini de tels assauts témoigne de ce qu'il s'agit de manifestations hors temporalité. Bref, la logique peut-elle maîtriser la jouissance de la lettre lorsqu'elle cesse de ne pas s'écrire ? Comment faire cesser un état de mal priapique ?

Pour le dire autrement, l'objet de la jouissance, l'objet petit 'a' échappe-t-il au comptage et donc au temps ? La Fig. 3, à quoi peut se réduire notre triade, dit, à tout bon entendeur, qu'il vaut mieux jeter aux orties sa gamelle plutôt que de se passer de son compteur geiger, rapport au rayonnement des impulsions impudiques.

Pour situer la temporalité propre au corps, ainsi que celle de sa jouissance il suffit donc d'ajouter une dimension temporelle à celles de l'espace topologique où il se trouve logé. Topologie du corps réel dont j'ai eu l'occasion de dire qu'il serait l'ombre portée de l'Autre. L'Autre : caisse à dire ? Caisse à résonance certainement, mais aussi fonction complexe comportant des branches dérivables (le corps à proprement parler) et d'autres qui ne le sont pas : les objets présents au titre d'inclusions dans l'Autre (au sens des objets 'a' lacaniens). Ces objets n'ont pas d'image dans le miroir de l'Autre, et donc pas de dérivée ni d'ombre portée. Ils ne sont pas orientables et donc ignorent la flèche du temps.

Revenons à nos crébards. Qu'en est-il de la possible permutation des places occupées respectivement par les lettres sur les différents sommets de la pyramide ? Si d'aventure l'on désigne par un petit 'a' le triangle équilatère, il tombe sous le sens que la pyramide, en tant que grand 'A', est « en forme » de petit 'a'. Il s'agit là d'un axiome que certains manipulent en sens inverse pour lui faire dire : puisque l'homme est à l'image de Dieu, et que Dieu est éternel, il s'en suit que l'homme est éternel.

Il y aurait au moins trois façons d'effacer la trace du péché originel, dont le poinçon gouverne le destin éphémère des humains en mal de surnaturel. Mais il est permis de rêver d'un homme régénéré, immortel, et la meilleure voie d'y parvenir serait de squatter la navette de l'Esprit Saint, de manière à tisser le sinthome jusqu'au ciel (en forme de nœud borroméen à quatre ronds, s'il vous plaît), pour mieux goûter les (p) ortolans de Sa Présence. C'est cet ordre de présents que Sigmund Freud nommait « la réalité », avant qu'une Èva-naissante ne lui suggère le terme de *nirvana*. Il est vrai qu'au son du carillon juridique du discours universitaire il est opportun de s'assurer de l'aval des protections et des faveurs des puissants. Le résultat escompté, le *must* de la porosité, lorsqu'il n'est pas foudroyant, s'inscrit généralement dans les arcanes du dur désir de durer.

Autre façon de progresser sur la voie de la régénéscence : kidnapper Adam au passage, pour lui restituer la côte dont il a été privé,

afin qu'il redevienne l'Androgyne qu'il fut, avant que le serpent ne s'en mêle. Vous reconnaissez là une stratégie dont Lacan a mainte fois parlé. Ça revient à restituer à l'Autre l'objet perdu.

La restauration du narcissisme comme remède contre la déprime est aujourd'hui un 'bon plan' qui a ses partisans parmi les psychanalystes. Autogestion des pulsions, autonomie libidinale, inscription corporelle de l'esprit, sont les recettes qui relèvent du baume du discours du Maître, avec la gonflette musculaire et l'insolence qui lui vont si bien.

Mais il y a mieux. L'ultime stratagemme tient autant du simulacre que de la parodie. Il met en scène l'hystérique, enveloppée de son parfum si énigmatique et ô combien volatile, avec son air de n'être pas là où on l'attend. Son sac à malices s'ouvre sur : la mascarade, les personnalités multiples et virtuelles, et ô divine magie de son style : sur le changement de genre, apte à coup sûr d'embrouiller saint Pierre.

Saint Pierre (l'observateur) dans l'exercice de sa fonction de videur, de sergent recruteur des futurs anges du paradis, mais aussi de directeur de *casting* au Grand show céleste. Mais s'il est de saison de tromper le cyclope, tel Ulysse sous sa toison de mérinos, il est tout de même quelques bouts de réel qui se refusent à réintégrer la représentation, et ce sont ces trous, ces failles, qui nous aident à respirer un air de vérité.

C'est là qu'Ève, armée de sa fourche caudine, se penche sur son époustouflant mari pour lui susurrer à l'oreille : « Grouille-toi, vieille ar (t) souille ! Un effort encore pour rester républicain ! »

Je vous dirai un jour pourquoi je vous ait gratifié en douce de l'oub- « li » de (Mc) Caïn répu. Ne le réveillez surtout pas : à l'ombre de la sieste il dort du sommeil du Juste ! Peut-être sera-t-il visité par un rêve.

Autre est la veille, côté Nô. Où sont mis en scène deux termes corrélatifs, le Waki et le Shité. Mais qui mieux que Paul Claudel saurait en parler (*L'oiseau noir dans le soleil levant*, NRF Poésie, 1974-2001, p. 218) !

« Il y a deux personnages dans le Nô/.../. Le **Waki** [S1] est celui-là qui regarde et qui attend, celui qui vient attendre/.../. Pour commencer, le plus souvent, il profère deux vers, dont le premier deux fois répété/.../. Puis le Waki, accompagné ou non de son escorte, va s'asseoir au pied du pilier de droite en avant qui lui est réservé, et, les yeux fixés sur le côté par où l'on arrive, il attend.

Il attend et quelqu'un apparaît.

Dieu, héros, ermite, fantôme, démon, le **Shité** [S2], est toujours l'Ambassadeur de l'Inconnu [*Vorstellungrepräsentanz*] et à ce titre il porte un masque. C'est quelque chose de secret et de voilé qui vient demander au Waki sa révélation./.../ Le Waki interroge, le Shité répond, le **Chœur** commente [(S1) (S1, S2)] et autour de ce visiteur pathétique qui sous le masque vient apporter à son susci (-) tateur le Néant, il construit avec la musique une enceinte d'images et de paroles. »